

Le sérieux de l'hiver

Al-Risala, 15 janvier 1934

Il est bien du sérieux de l'hiver que l'on félicite al-Zayyat de deux fêtes dont l'aube se lève sur lui comme une seule aube — ce jour même où Al-Risala paraît devant ses lecteurs — et dont le soleil se lève sur lui comme un seul soleil, celui d'un lundi. Et il y accueille deux sourires dont je ne connais rien, dans la vie, qui lui soit plus cher, rien qui résonne plus profondément en lui, rien qui peigne plus belle image en son cœur, rien qui ravive davantage l'espoir, appelle la joie, ou suscite l'allégresse ; l'un de ces sourires lui appartient en propre, ou presque — que Dieu me pardonne — il est plutôt partagé entre lui-même et l'autre moitié de son âme, sa compagne dans la vie ; c'est le sourire de son fils, Raja. L'autre est partagé entre lui et ses amis, ceux qu'il aime, ses rivaux et ses adversaires, dans toute l'Égypte, dans tout l'Orient arabe, et en tout coin de la terre où se lit la langue arabe et se goûtent les lettres arabes ; c'est le sourire de sa fille, Al-Risala.

Car c'est un jour semblable à celui-ci, il y a un an, qu'al-Zayyat fut béni de ces deux chers nouveau-nés ; il se réjouit du premier, pour lui-même et pour sa famille, et se réjouit du second, pour lui-même et pour sa nation ; et il passa toute son année occupé à élever Raja et à faire croître Al-Risala, réservant à l'un le labeur de son esprit, et à l'autre le trop-plein de son cœur. Et il tire de l'un comme de l'autre ces fruits doux-amers, ce plaisir mêlé de douleur, que tirent les vivants d'aimer les vivants, de veiller sur eux, et de se tourner tout entiers vers eux au détriment de tout le reste.

Raja sourit à la vie, et le cœur d'al-Zayyat sourit, et son âme se réjouit ; Al-Risala sourit à la vie, et l'esprit d'al-Zayyat sourit, et sa conscience se réjouit. Les douleurs de la vie assaillent Raja, et le cœur d'al-Zayyat s'afflige, ses nuits deviennent insomniaques, ses jours s'assombrissent, et la vie s'obscurcit devant lui. Les difficultés assaillent Al-Risala, et l'esprit d'al-Zayyat s'attriste, sa conscience s'inquiète, la terre devient trop étroite pour lui et lui trop étroit pour la terre ; il ne trouve ni paix ni repos ni le goût de vivre, à moins d'accueillir le jour chez lui par le sourire de Raja, et d'accueillir le jour hors de chez lui par le sourire d'Al-Risala.

N'est-ce pas là chose sérieuse que de féliciter notre ami quand l'année a fait son tour et que revient le lundi, et que voilà Raja,

accueillant la vie avec un sourire, s'en réjouissant, y puisant cette fortune douce, belle et limpide, pure de toute souillure, qui n'est accordée qu'aux enfants ? — cette même fortune qui nous fut, à tous, un jour accordée, puis que ces jours qui passent et ces nuits qui les suivent ont effacée de nos âmes, de nos cœurs et de notre mémoire ; si bien que nous ne nous en souvenons plus, que nous ne l'apprécions plus, mais ne faisons que la regretter, souhaitant pouvoir accomplir l'impossible : retrouver le bonheur de sa fraîche innocence, tout en conservant cette source même de la douleur et du chagrin, de l'accablement et du malheur, que nous exécrivons — c'est-à-dire l'esprit et la conscience ?

N'est-ce pas là chose sérieuse que de féliciter al-Zayyat quand l'année a fait son tour et que revient le lundi, et que voilà Al-Risala accueillant la vie avec confiance en l'attachement de ses lecteurs et en leur soutien, et dans leur empressement à l'accueillir, semaine après semaine, forte et vigoureuse, poursuivant toujours sa peinture de la vie littéraire orientale, et des espérances littéraires orientales, avec tout ce qu'elles comportent de sérieux et de badinage, de force et de faiblesse, d'espoir et de désespoir, de lumière et d'ombre, de vigueur et de langueur. Bien plus, c'est la chose la plus sérieuse qui soit que de féliciter notre ami en ce jour heureux pour son cœur et son esprit à la fois, et de souhaiter à notre ami de tourner le dos à des années et des années encore, et d'accueillir ce jour, chaque fois que les cieux achèvent leur révolution, avec ces deux mêmes sourires qui emplissent son cœur, son esprit et sa conscience de joie et de quiétude — prêts à accomplir son devoir, prêts à assumer les charges de la vie.

Et c'est aussi chose sérieuse de l'hiver que de rappeler les divertissements des gens parmi les plaisirs de l'hiver — et que de plaisirs a l'hiver, que de douceur ils recèlent, que de diversité et de variété, combien certains d'entre eux siéent bien aux cœurs, combien certains touchent bellement les âmes, et combien peu, pourtant, nous inclinons à rechercher les meilleurs d'entre eux et à goûter à leurs plus fines délices. Quant aux cinémas, ils sont, Dieu merci, comblés chaque soir de la semaine et chaque jour ; nombreux, et pourtant bondés de ceux qui les fréquentent, bourrés à craquer, leur offrant force sottises et bien peu de valeur véritable — et ils s'en contentent, et c'est cela qu'ils recherchent, car ils ne veulent rien d'autre que ce plaisir léger et fugace qui les distrait, une heure de nuit ou une heure de jour, des soucis et des fardeaux de la vie.

Quant aux théâtres, l'affaire y est bien différente ; parmi eux, le théâtre arabe, qui redébute ce qu'il a déjà fini et refinit ce qu'il a déjà redébuté, accompagnant la vie sans jamais la vivre, accueillant les jours et les nuits seulement parce que les jours et les nuits passent sur lui et le submergent, comme ils passent sur toute chose et submergent toute chose. Il n'invente rien de neuf, ne crée rien d'original ; et pourtant les gens fréquentent ces salles avec une nonchalance et une léthargie, car ils ont pris l'habitude de les fréquenter comme ils ont pris l'habitude de fréquenter les cercles et les cafés — y dépensant des heures vides d'une vie vide, puis rentrant chez eux l'âme vide, le cœur vide, et l'estomac plein, rempli, Dieu seul sait de quelle sorte de nourriture et de boisson. Et vous pourriez bien vous interroger vous-même, interroger les gens, interroger les gens de lettres, interroger les critiques, sur le conte original parmi les contes du théâtre, sur le signe admirable parmi les signes de l'art, par lequel nous aurions accueilli cette saison d'hiver — vous n'obtiendrez pour toute récompense qu'un hochement de tête, un haussement d'épaules, et un sourire où se mêlent la moquerie et la tristesse, le désespoir de la vie et le mépris de la vie, et le détournement de tout ce qui pourrait donner à la vie quelque valeur ou la rendre digne de réflexion et de considération.

Parmi eux encore, l'Opéra royal, qui dort neuf mois et s'éveille trois mois chaque année ; il dort parce qu'il se trouve dans un pays qui aime le sommeil, et il s'éveille parce qu'une troupe d'étrangers le réveille chaque fois que l'automne s'achève et que l'hiver s'annonce. Et ils le réveillent parce qu'on les y invite, et qu'on les y sollicite ; l'État les y invite, ne voulant point qu'on croie que nous dormons toute l'année, ni que les touristes qui nous visitent ne trouvent chez nous rien pour les distraire et les délasser de la fatigue du jour. Et nos hôtes étrangers les y engagent également — ces hôtes qui ne dorment ni l'été ni l'hiver ; ils sont éveillés dans leur pays quand vient l'été, et éveillés dans le nôtre quand vient l'hiver. Ils se divertissent dans leur pays à leurs propres frais quand vient l'été, et se divertissent dans le nôtre à nos frais à nous quand vient l'hiver — et l'étrange est que nous les divertissons sans nous divertir avec eux. Le droit de l'hospitalité, à tout le moins, voudrait que nous partagions avec eux les divertissements que nous leur offrons ; mais comptez donc, je vous prie, les tarbouches qui se trouvaient à l'Opéra lundi dernier — vous n'en trouverez pas vingt. Quant aux turbans, qu'ont-ils à faire avec l'Opéra ? Comment imaginer qu'ils fréquentent jamais cette maison-là ?!